

Discours de M. E. Levasseur

Administrateur du Collège de France.

L'année où le Collège de France a perdu Gaston Paris et dans Gaston Paris un des maîtres initiateurs de la science, la mort nous avait cruellement frappés : en dix-huit mois nous avons perdu six collègues. Elle s'était ensuite éloignée de nous quelque temps et semblait nous être devenue plus clémente ; notre dernière perte date du mois d'août 1905 ; c'est celle d'Oppert, un autre initiateur. Mais voici qu'elle est revenue et qu'elle sépare du Collège un de ses maîtres les plus anciens et les plus vénérés, un initiateur aussi dont le nom restera dans nos annales pour marquer le début d'un enseignement nouveau, j'oserai dire d'une nouvelle période de l'histoire de la philosophie religieuse en France.

Albert Réville ne nous a pas été enlevé prématurément ni soudainement. Il a vécu de longs jours et ses jours ont été très remplis, bien remplis ; il s'est éteint peu à peu par un épuisement lent des dernières forces de la vie. Et pourtant, il y a un an, quand il commença son dernier cours, celui de l'année scolaire 1905-1906, ses collègues et ses auditeurs ne soupçonnaient pas que le corps allât bientôt cesser d'alimenter la flamme encore si vive de sa pensée et bien peu peut-être, durant l'année, quand déjà sa famille s'alarmait, ont deviné par quel effort de volonté il se cramponnait en quelque sorte à sa chaire afin de faire son devoir jusqu'au bout. Rapide ou lente, imprévue ou prévue, la séparation est toujours un déchirement ; tant qu'il reste de la vie, on

espère la prolonger et l'espérance trompe et soulage l'angoisse. La mort rompt l'illusion et nous met en face de la réalité brutale : on ne reverra plus celui qu'on aimait.

Du moins le Collège de France conservera pieusement le souvenir de celui qu'il perd. Il le possédait depuis vingt-six ans ; il aurait pu continuer à le posséder et à jouir de son enseignement, car Albert Réville n'était pas notre doyen d'âge ; il pouvait voir, dans la salle où il professait, un auditoire se presser, non moins nombreux en 1906 que les années précédentes, au pied de la chaire du maître des lettres latines, qui est son aîné.

Albert Réville avait passé la cinquantaine quand il est entré au Collège de France. Il avait alors non seulement tracé sa voie, mais conquis la renommée. Issu d'une famille protestante de Dieppe dont les chefs avaient été de pères en fils pasteurs, il fut pasteur. En 1848, à l'âge de vingt-deux ans, il termina ses études à la Faculté de théologie de Strasbourg, avec une thèse dont le sujet était « L'exclusivisme en matière de foi ». La double tendance qui a dominé son œuvre semblait déjà s'y révéler. Protestant convaincu, il posait la thèse suivante : Les faits et le raisonnement prouvent la supériorité du protestantisme sur le catholicisme au point de vue social et politique ; protestant libéral, il formulait ainsi sa conclusion : Donc nous pensons qu'il est illégitime et présomptueux de prononcer une condamnation sur un autre en la basant sur la nature des croyances de cet autre. « Qui es-tu toi qui juges les autres ? (Jac., IV, 12) » voilà notre conclusion.

Après un début dans les fonctions pastorales à Nîmes et à Luneray, il partit en 1851 pour les Pays-Bas où il a exercé le ministère évangélique

durant vingt-deux années comme pasteur de l'Église Wallonne de Rotterdam. C'est la première période de sa vie de prédicateur et d'écrivain, période active et féconde. Sa parole claire, précise, sa pensée hardie, mais toujours mesurée, son érudition profonde et variée captivaient; on l'appelait de maint côté et il se donnait volontiers. C'était un conférencier recherché et très apprécié. C'était aussi un écrivain qui se faisait lire et qui bientôt fit autorité. Dans la *Revue de théologie de Strasbourg* il prend, avec Reuss, Colani, Scherer et autres, part au renouvellement des études bibliques en France; dans la *Revue des Deux-Mondes* il initie le public français aux travaux de l'Allemagne sur la critique historique et biblique. Il publie entre autres ouvrages un *Manuel d'instruction religieuse* qui est un manifeste du protestantisme libéral, et surtout ses *Études critiques sur l'évangile selon saint Matthieu*, œuvre d'érudition sûre et de dialectique serrée qui l'a élevé au rang des maîtres de la critique biblique, puis une *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, plusieurs fois rééditée, dont la conclusion est « que le dogme orthodoxe de la divinité de J.-C. est une forme — peut-être la plus logique, peut-être la meilleure — dans tous les cas, une forme entre plusieurs autres, de la foi chrétienne, qui n'a rien de primitif, ni par conséquent de nécessaire à l'existence même du christianisme. »

L'avènement de la République le ramena en France en 1873. Jules Ferry, Alsacien et protestant libéral, voulut faire profiter le haut enseignement de la science et de la libérale ouverture d'esprit d'Albert Réville. Sa place naturelle était au Collège de France; le ministre le nomma en 1880 à la chaire nouvelle d'histoire des religions. Nous l'avons

accueilli à bras ouverts. « La noble institution où j'ai l'honneur d'entrer, dit le professeur dans sa première leçon, est précisément destinée aux sciences qui se font... La création d'une chaire de l'histoire des religions au Collège France est une date, une de celles qui feront le plus d'honneur à notre jeune République. »

Dans cette leçon le professeur exposa la méthode et l'esprit de son cours. Comme méthode, une recherche minutieuse et une analyse critique des faits avant toute envolée de la pensée dans les généralisations. « Nous ne serons idéalistes avec quelque sécurité, dit-il, qu'après avoir été réalistes consciencieusement. » « Cette étude, ajoute-t-il, rend nécessairement tolérant... C'est l'étroitesse qui engendre l'intolérance... L'histoire est une grande école de respect des consciences. » L'esprit est celui d'un théisme qui sépare nettement la croyance au miracle du besoin de croire à un Cosmos. « Tout dans la vie humaine, du palais à la hutte, subit l'influence de la religion, chez ceux-là même, quelquefois chez ceux-là surtout qui la détestent et la repoussent ; car on est déterminé tout aussi bien par ce qu'on hait que par ce qu'on aime ». Et plus loin : « J'ai trop de confiance dans la nature pour admettre que, de toutes les tendances naturelles et spontanées de l'esprit humain, la tendance religieuse soit la seule qui mène au vide... Je suis théiste, avec aussi peu que possible de métaphysique. J'ai foi dans la Pensée suprême dont l'univers est l'irradiation, la révélation éternelle. »

Vous me pardonnerez, messieurs, ces citations : je ne voudrais pas paraître substituer ma pensée à la sienne. Elles étaient nécessaires pour caractériser l'enseignement d'Albert Réville au Collège de France.

A cette méthode et à cet esprit il est demeuré fidèle pendant les vingt-six ans de son professorat. Il a commencé par tracer le cadre et poser les bases d'une histoire des religions dans une série de leçons qu'il a publiées sous le titre de *Prolégomènes de l'histoire des religions*. La science, écrit-il dans sa conclusion, révèle la beauté et l'harmonie du monde : quels que soient ses progrès, elle se heurte de toutes parts à l'inconnu... La source de l'harmonie où est-elle ? La religion dit : Le vide immense que laisseront toujours les plus belles découvertes, je le remplis ». Et, quand il réédite pour la quatrième fois cet ouvrage, il s'afflige de voir que « la situation des esprits en matière religieuse n'a guère changé. C'est toujours le même antagonisme radical, le même dogmatisme à outrance des partisans de l'affirmation traditionnelle prêts à tout croire et des zéloteurs de la négation que le seul mot de religion semble mettre en fureur. » Il espère cependant. « L'histoire de sa voix calme et grave nous rappelle que les antithèses violentes n'ont qu'un temps. »

Les années suivantes, il a déroulé cette histoire en montrant, à travers la diversité des formes, la conformité des besoins et même des conceptions dans les groupes humains, d'abord chez les plus sauvages, nègres d'Afrique et races indigènes de l'Amérique, puis dans la civilisation chinoise avec sa philosophie pratique et ses croyances populaires. Ce sont les cours qui ont fourni la matière de trois, même de quatre volumes publiés de 1883 à 1889.

En 1889 il avait déjà poussé sa marche investigatrice bien au delà, exposant successivement la religion de l'Inde, celle de Zoroastre, la mythologie grecque, le syncrétisme romain, le culte égyptien ; puis étudiant les Sémites et surtout le peuple

d'Israël, étude qui l'a retenu plusieurs années et qui l'a conduit en 1893 à retracer la vie de Jésus. Depuis 1893 c'est l'histoire de l'Eglise chrétienne qu'il a mise sur le métier, ses rapports avec l'Islamisme, l'influence de la scolastique, l'œuvre des conciles, la Réforme. Son dernier cours a porté sur l'histoire de la Réforme en Angleterre et en Ecosse au *xvi^e* siècle et c'est encore de l'Angleterre qu'il se proposait de traiter à la rentrée de 1906. Dans cette marche à travers les âges, les pays, les civilisations, il a poursuivi son œuvre d'élucidation de la pensée religieuse avec une persévérance infatigable, sans piétiner sur place. Il ne se répétait pas. La pensée inspiratrice restait la même; le tableau changeait. S'il n'a pas publié la longue suite de ces leçons en volumes, il en a du moins donné de nombreux fragments dans des revues, particulièrement dans la *Revue bleue* et la *Revue de l'histoire des religions*, et dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*.

Il a cependant réuni en deux volumes, en 1897, sous le titre de *Jésus de Nazareth*, le morceau capital de son œuvre, qui est le développement et la confirmation de son histoire du dogme de la divinité de Jésus Christ. « Trois ou quatre années d'enseignement, une vie peu connue, une fin tragique prématurée et, planant au-dessus des faits contingents, l'idéal chrétien qui se résume d'après Jésus lui-même en amour de Dieu et des hommes, idéal éternel comme la religion, qui ne saurait trouver d'expression plus élevée et plus large : voilà la plus grande victoire de l'Idéalisme dans l'humanité. »

Sans doute cette conception ne saurait satisfaire tous les croyants. *Tradidit mundum disputationibus eorum*. Mais tous ceux qui l'ont connu, entendu, lu, peuvent rendre au moins cette justice à la doc-

trine et à la foi d'Albert Réville qu'elles émanaient d'une grande élévation de pensée spiritualiste, qu'elles étaient fondées sur une étude consciencieuse autant que sur une conviction solide et qu'il les exprimait avec une sincérité libre, qui n'était ni violente ni agressive. Ses auditeurs le savent. Son cours était au nombre de ceux qui sont le plus suivis au Collège de France ; l'auditoire qu'attirait le sujet était retenu par la parole simple, nette, claire, du professeur et lui est resté constamment fidèle.

Il l'était encore le 28 mai de cette année lorsqu'il m'écrivait : « J'ai terminé le cycle obligatoire de mes leçons pour l'exercice courant et j'en suis bien aise, car mon état de faiblesse physique augmente plutôt qu'il ne diminue. J'ai hâte d'aller me reposer en plein soleil... » Le soleil et l'air du pays natal n'ont pas eu la vertu de reconforter ce corps usé par soixante années de travail. « Ma faiblesse physique a atteint un degré que je n'aurais jamais imaginé », m'écrivit-il le 16 septembre et il songe à demander un congé.

L'assemblée des professeurs qui se réunira dimanche prochain devait lui désigner un remplaçant pour le premier semestre. C'est sa mort qu'elle aura à enregistrer. Elle exprimera, comme je l'exprime ici au nom de tous ses collègues, le douloureux regret que cette perte leur cause, l'expression de leur cordiale condoléance pour une famille dans laquelle ils comptent un autre collègue et le sentiment de haute estime qu'ils professaient depuis longtemps et qu'ils conservent pour le talent, pour le caractère, pour la valeur et la probité scientifiques de l'enseignement et de l'œuvre d'Albert Réville.

Discours de M. Hartwig Derembourg

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études.

Lorsqu'en 1880 Albert Réville inaugura au Collège de France la chaire nouvellement instituée d'histoire des religions, l'on ne tarda pas à s'apercevoir que Jules Ferry avait désigné, non seulement le plus compétent, mais aussi le plus sage des professeurs.

Cette double réputation était bien établie au moment où, au début de 1886, après la suppression des Facultés catholiques de théologie, l'on reconnut la nécessité de créer une école laïque des sciences religieuses. Qui chargerait-on de régler et d'assurer le fonctionnement délicat de ce rouage compliqué, sans précédents ? Après mûre réflexion, on reconnut qu'Albert Réville offrait les garanties essentielles d'impartialité éclairée, d'information précise, de prudence vigilante. M. Liard fit un coup de maître en l'appelant à présider le premier groupe consacré à enseigner cette catégorie d'études supérieures. Sa direction ferme ne laisserait pas le terrain pacifique des recherches historiques, sur lequel on allait fonder, se transformer en un champ clos livré aux polémiques violentes, aux guerres de religion. Ses auxiliaires de la première heure, dont je m'honore d'avoir été, lui rendent témoignage que l'édifice fragile, confié à nos mains mal assurées, s'est consolidé rapidement sous l'impulsion vigoureuse de notre président, de notre conseiller, de notre maître, du savant modeste et clairvoyant, hardi sans témérité, réservé sans compromission, circonspect sans